Telle sera aussi un jour la joie du colon défricheur dont le courage et la persévérance auront tressé pour le déclin de sa vie la couronne d'une position indépendante.

Et ici, je tiens beaucoup à faire remarquer au cultivateur et au colon qu'il n'est pas nécessaire d'avoir des capitaux pour se créer un heureux avenir. Il n'en est pas de l'agriculture comme de l'industrie. Les lois qui régissent ces deux arts contrastent singulièrement. Dans les arts industrielles, la grandeur des profits résulte de l'augmentation du capital; de nouveaux capitaux, en effet, permettent d'améliorer ou d'augmenter les machines et procurent un usage plus rapide et plus économique de tous les matériaux bruts. Alors, avec le concours actif de tous les agents nécessaires, avec un marché fourni à demande, une prompte rémunération sera la conséquence certaine de l'engagement dans une manufacture d'un puissant capital, lequel augmentera dans la proportion du travail accompli.

En agriculture c'est le contraire. Un grand capital ne donne pas toujours, ni souvent, un gain proportionnel, à moins qu'une méthode sage et savante, c'est-à-dire fort rare, ne vienne y suppléer. Ceci est facile à constater par la comparaison des produits d'une petite ferme ou d'un jardin avec ceux d'une grande terre. Les profits ont une tendance à la baisse quand il y a un grand déploiement de force et d'argent. Un arpent de terre peut facilement rapporter cent piastres, mais cent arpents ne rapporteront pas dix mille piastres. Convenons donc que l'agriculteur, le colon, n'ont pas besoin de grands capitaux pour préparer un arpent de terre, et que même ils peuvent commencer n'en ayant pas du tout; qu'il leur suffise d'avoir de la nourriture pour nettoyer sur leurs lots quelques arpents; l'ordre dans le travail et la méthode dans la culture suppléeront chez eux au manque d'argent.

L'ordre, la méthode, la concentration du travail, voilà le vrai capital du colon, un capital assés, infaillible. Cette idée est généralement trop méconnue, cependant elle est d'une haute importance, surtout pour ceux qui ont de grandes propriétés. Que l'on cultive bien ce que l'on se met en frais de cultiver, que l'on suive les méthodes améliorées, que l'on applique sur un espace plus restreint la somme de travail qui serait dépensée en vain sur une grande étendue, et la terre étant ainsi mieux soignée, le rendement sera proportionnel au labeur et paiera bien davantage. La concentration du travail, autant que faire se peut, est une véritable économie. Chaque partie d'une ferme étant sous l'œil immédiat de son propriétaire, si celui-ci est un homme intéressé, il ne se gaspillera ni bois de service, ni bois de chauffage, les broussailles ne croîtront pas à tous les dix pieds, les souches ne pousseront pas de nouvelles tiges, les vilains bouquets rouges et blancs dont les racines prennent tout le suc de la terre n'étoufferont pas les moissons, les prairies ne seront pas à moitié couvertes de framboisiers, les clôtures seront faites à temps et solidement, les animaux seront à leur place dans des pâturages bien fournis, enfin tout sera à l'ordre partout, et la ferme aura la régularité et même l'élégance d'un jardin. Cette ferme ainsi tenue paiera bien, prendra de la valeur, et son propriétaire verra des fruits abondants dans ses granges, ses caves et ses greniers.

L'ordre est la première loi de la nature; elle est aussi la première pour le cultivateur. S'il la méprise, il s'habitue peu à peu au relâchement et à la négligence, son travail sera perdu; n'ayant pas plus de considération pour sa ferme que pour lui-même, il n'inspirera plus que de la pitié, si toutefois le ridicule ne vient pas s'y ajouter. Que dire et que penser en effet d'un homme qui laisse tout aller à l'abandon, qui ne s'occupe de rien, qui semble avoir perdu tout respect humain et ravale sa dignité jusqu'au dernier échelon de la dégradation agricole! Afin de montrer jusqu'où l'indolence peut être poussée, que dire et que penser, par exemple, d'un propriétaire quand les fenêtres de sa maison sont brisées et que les vitres sont ici et là remplacées par de vieux chapeaux ou quelques lambeaux d'ancienne étoffe; quand le toit fendu ou troué laisse en maints endroits passer la pluie, quand les portes ou les contre vents sont à moitié pendus et battent à tous les vents; quand le poron ou la galerie sont devenus de véritables trappés; quand les clôtures de son champ sont éparpillées sur le chemin ou que les barrières à demi-cassées sont restées sur le bord du fossé; quand les instruments d'agriculture, les voitures et autres articles de nécessité ont pour abri d'hiver la voûte étoilée et pour abri d'été les gouttières de la grange; quand on voit les animaux, qui souvent sont la terreur des voisins, voyager alternativement dans le parc et dans le chemin; les bêtes à cornes la tête ornée d'une planche mobile qui leur couvre toute la face, ou les chevaux avec des colliers de bois franc dont l'extrémité inférieure râcle le sol; quand on voit les volailles dans le blé d'Inde; écorchant les épis et faisant leurs délicés des légumes dont le champ est aussi parsemé; quand on voit les mauvaises herbes et les chardons étouffer la moisson, épuiser le sol; encore une fois que dire, que penser d'un tel cultivateur? N'est-ce pas la dégradation, l'indolence poussées au dernier point? Est-il étonnant de voir alors le spectacle hideux de la pauvreté ou plutôt le loup affamé de la misère arriver chez lui avec un cortège de peines, d'inquiétudes et d'afflictions? Ah la négligence, l'oisiveté, la paresse, ce sont de vrais fléaux, c'est la destruction de la famille, c'est la ruine, c'est la mort!

Il est donc facile de conclure, et c'est ce que tout agriculteur, tout colon surtout qui commence ses défrichements, doivent l'un et l'autre bien savoir, que les succès de l'avenir, la perfection de la vie agricole reposent sur le travail, et sur le travail de la tête comme sur celui des bras. En agriculture, comme en toute autre branche d'occupation, si l'intelligence ou la science ne président pas, le travail dégénère en routine. Quels sont ceux qui se plaignent toujours du manque de succès dans leurs opérations, qui ne trouvent point d'ouvrage à faire en tel temps ou en tel autre, et pour lesquels la moitié de l'année se compose de ce qu'ils appellent "mortes-saisons"? Ce sont ces gens qui flottent à tout vent d'irrésolution, sans stabilité ni but définitif, qui ne sont jamais chez eux, qui ne font que rêver et spéculer, qui s'occupent de tout, excepté de leur propre affaire. Un proverbe qui devrait être connu particulièrement de tout agriculteur, de tout colon, est celui-ci: "Honnez votre état et attachez-vous y fermement." Une énergique